

Sensibilité, fraternité, logiciel libre

Le programmeur, et tout particulièrement celui qui se reconnaît dans les valeurs du Libre comme un hacker, est souvent perçu comme l'acteur d'une contre-culture. Il existerait un monde underground où une joyeuse bande de drôles de petits bonhommes (voir ce qu'en aurait dit Paracelse, ci-dessous) s'agiteraient autour de vaines activités plus ou moins gauchistes, idéalistes, utopistes, en tout cas très éloignées des préoccupations de ce bas-monde (du monde sensible, donc). Les assassinats terroristes subis en ce début de janvier 2015 ont montré qu'au contraire les libristes sont non seulement sensibles, mais mettent aussi à l'épreuve des faits les principes de liberté, d'égalité et de fraternité auxquels ils adhèrent.

Tel est le propos, tenu en profondeur par Véronique Bonnet, philosophe, dans le texte que nous publions aujourd'hui[1].

Sensibilité, fraternité, logiciel libre

(ou en quoi une tragique actualité récente en appelle plus que jamais aux valeurs de l'informatique libre)

Une tribune libre de Véronique BONNET.

« Cerises d'amour aux robes pareilles », tendres proies, chairs à fusil... Abattues par une détermination glacée. La chanson *Le Temps des cerises* fut dédiée par Jean-Baptiste Clément, en 1871, à une infirmière courageuse, Louise, fusillée pendant la semaine sanglante. « Cerises d'amour aux robes pareilles, tombant sous la feuille en gouttes de sang [...] J'aimerai toujours le temps des cerises, c'est de ce

temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte... ». Clément conjugue synergie citoyenne et sympathie, fruits qui se cueillent, eux aussi, en rêvant. Ni liberté ni égalité sans fraternité.

Toutes proportions gardées, eu égard à la gravité de cette actualité récente, rappelons la centralité, dans l'éthique du logiciel libre, de cette composante fraternelle. Soit de l'appartenance commune à l'humaine condition. Ces jours difficiles ne peuvent que nous donner l'énergie de persévérer dans cette sympathie, la synergie du ressenti, qui caractérise l'idéal du *Free Software*.

Dans sa déclinaison de la triade de la République, « liberté, égalité, fraternité », Richard Matthew Stallman, fondateur en 1983 du projet GNU, rappelle ce ciment de la communauté des utilisateurs. La fraternité n'y est pas la cinquième roue du carrosse mais l'horizon sensible qui anime l'esprit libriste, partageux. D'aucuns disent *datalove*, d'autres *common data*, d'autres encore *Commons*, patrimoine inaliénable de ce que l'ingéniosité humaine a pu produire de plus beau, lignes de codes, patrimoine intellectuel et esthétique.

La fondation de Richard Stallman, la Free Software Foundation, dont la petite sœur francophone est l'April (Association francophone de promotion et défense du logiciel libre), vise à protéger l'informatique d'appropriations privatives, et prend toutes dispositions pour laisser à l'utilisateur sa sensibilité cosmopolitique et les moyens informatiques de ses aspirations au partage. Eben Moglen, juriste décisif, concepteur de la GNU GPL, archétype des « gauche d'auteur », côté cœur, a œuvré pour la cause de l'inaliénable.

Rappelons quelques paroles de la chanson du logiciel libre, la *Free Software Song*, de Richard Stallman lui-même, *filk* musical, ou copie reconfigurée, d'une chanson bulgare, qui mettent au premier plan le voisin, le prochain :

*Join us now to share the software,
and you'll be free, hackers, you'll be free [...]
Hoarders can get piles of money,
That is true, hackers, that is true.
But they cannot help their neighbors;
That's not good, hackers, that's not good.*

[« Rejoins-nous pour partager les logiciels, et vous serez libres, hackers, vous serez libres [...] Les affairistes peuvent gagner des tas d'argent, c'est vrai, hackers, c'est vrai. Mais ils ne peuvent pas aider leurs voisins ; et c'est pas bon, hackers, c'est pas bon. »]

En ce début de XXI^e siècle, les pratiques informatiques peuvent-elles faire l'économie de la fraternité ? Au nom d'un rêve d'autosuffisance, d'auto-fécondité, qui croirait pouvoir se passer de sensibilité ?

L'informatique se présente initialement comme une entreprise audacieuse de mécanisation des opérations de l'être parlant, l'humain. Cherchant à implémenter dans les scripts, les lignes de commande, des instructions mimant les rouages de l'intellect. Sans jamais rencontrer la confusion d'une incarnation. Évacuer le sensible de l'informatique, au seul profit de l'intelligible ? Abstraire, certes, aller du vécu au pensé, pour coder. Mais réintégrer la chair du monde, et de ceux qui l'habitent, pour laisser étudier le code, le copier, l'améliorer, le partager.

Philippe Breton, dans son *Histoire de l'informatique*[2], souligne déjà l'un des traits de l'évitement de la différence, à travers une symbolique sexuelle qu'il relie au *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne* de Mary Shelley, et fait remonter à Paracelse : celle de l'économie du féminin, soit, dans des conceptions anté-génétiques, la mise entre parenthèses de l'être pourvoyeur de matière. Pour laisser le champ libre au masculin, être pourvoyeur de formes. Et en faire un

programmeur de code, de chaînes abstraites suffisamment complexes pour se reconfigurer elles-mêmes, comme le ferait un vivant. Il fait remonter ce rêve à Paracelse, et à sa théorie des « homoncules », soit des petits humains.

Philippe Breton écrit, p. 35 de son ouvrage : « Les homoncules de Paracelse constituent une tentative intéressante pour constituer des répliques de l'homme sans avoir recours à un utérus féminin. Ces nains monstrueux employés comme agents puissants et connaissant des choses secrètes qu'autrement les hommes ne pourraient pas savoir (conformément au thème de l'imperfection de l'homme) sont formés à partir de sperme et de sang selon l'ancienne croyance (Aristote et Pline, par exemple). Leur fabrication était liée à la théorie spermiste de la préformation qui supposait que toute l'espèce humaine était préformée dans les reins du premier homme et dans les ovaires de la première femme. Le projet de se passer des femmes comme génitrices n'est sans doute pas étranger à toutes les tentatives ultérieures de créer des « intelligences artificielles. »

Nous pourrions compléter cette piste ouverte par Philippe Breton en indiquant que lorsque Mary Shelley écrit, au bord du lac Léman, son *Frankenstein*, elle est inspirée par les lectures et conversations sur le galvanisme, dispositif dont on espère qu'il ravive. Usage de l'éclair dont elle va imaginer qu'il mette en vie, qu'il érige en organisme homogène des éléments hétérogènes. Ces élaborations sont perpétrées par un cercle d'intellectuels qui compte alors lord Byron. Ce dernier aura pour fille... une certaine Ada, bien connue de la communauté de programmeurs sous son nom d'épouse, Ada Lovelace, mathématicienne, considérée comme la première programmeuse, pour avoir rédigé un algorithme permettant de faire exécuter un calcul des nombres de Bernoulli par la machine analytique de Charles Babbage. Penser alors l'engendrement de l'intelligence artificielle comme formalisme univoque ? Dans l'évitement et du féminin et de la dimension

de l'être symboliquement associée au féminin, depuis Aristote, qui s'appelle la sensibilité ?

Il est intéressant qu'une femme écrivain, Mary Shelley, démiurge à sa manière, créatrice autarcique, dans son *Frankenstein*, représente un homme, le Docteur Frankenstein, donnant vie, par l'énergie de la foudre, à un composé d'hommes, sa créature, pour laquelle il ne parviendra pas à éprouver de sentiment paternel, d'où la suite. Et qu'une mathématicienne, Ada, fille de mathématicienne, Anabella, celle-là même que Lord Byron appelait « la princesse des parallélogrammes », aille plus loin que Babbage lui-même dans la pratique de l'abstraction. L'informatique va-t-elle jusqu'à revendiquer un formalisme désincarné, en plus de neutraliser les aspérités sensibles des langues dans le code ?

Le Libre, l'informatique qui « rend sensible au cœur » l'inaliénabilité des outils logiciels et des créations qu'ils permettent, remet l'humain au centre, dans toutes ses dimensions, contre la brutalité abstraite de ce qui le nie. Douceur, l'autre soir, du dessin de Gee. Chaleur d'une communauté libriste, qui ne fait jamais humanité à part.

[1] En réalité Véronique Bonnet nous a proposé son texte voilà plus d'une semaine. Or Framasoft a connu de grosses difficultés avec les serveurs qui hébergent nos sites et services, ce qui explique ce retard. Nous tenons à nous en excuser ici une nouvelle fois.

[2] Philippe BRETON, *Histoire de l'informatique*, Paris : Seuil, 1990.

Image de l'en-tête : What is art?, par Steve Jurvetson (Licence CC-By).